

Les Serviteurs cachés

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Il y a bien des centaines d'années, un vieil ermite vivait dans une petite caverne sur le flanc d'une haute montagne ; il se nourrissait de racines et de fruits sauvages, et, de temps en temps, les paysans lui apportaient un peu de pain noir et de fromage de brebis. Il employait son temps en prières et en bonnes œuvres. Pendant quarante ans il vécut ainsi, prêchant aux peuples, priant pour eux et les consolant dans leurs afflictions ; en même temps il méditait sur lui-même, car il désirait par-dessus tout rendre son âme si pure et si parfaite, qu'elle pût devenir une des colonnes du temple de Dieu dans le ciel.

Un jour, au bout des quarante années, il eut un grand désir de savoir où il en était et comment son âme paraissait aux yeux de Dieu. Et il pria qu'il pût lui être montré un homme,

Dont l'âme, dans la grâce céleste,
Fût devenue comme la sienne,
Et dont le trésor dans les cieux
Fût égal au sien propre.

Et, comme il se relevait, il vit devant lui un ange.

— Va-t'en à la ville la plus proche, lui dit l'ange, et là, sur la place publique, tu trouveras un jongleur qui amuse les gens pour gagner sa vie. C'est l'homme que tu cherches ; son âme est comme la tienne, et son trésor égal au tien.

Quand l'ange eut disparu, l'ermite baissa la tête, plein de honte et de crainte. Que valaient donc ses quarante années de prière pour que son âme ne fût pas plus pure que celle d'un misérable jongleur ? Il ne savait que penser, et il espérait presque ne pas trouver l'homme, et pouvoir se dire que la visite de l'ange n'avait été qu'une vision. Mais quand, après une course longue et fatigante, il entra dans la ville, hélas ! sur la place publique, il vit le jongleur faisant des tours pour amuser les gens.

L'ermite le regarda avec terreur et tristesse, car il savait qu'il voyait en lui sa propre âme. La figure du jongleur était maigre et fatiguée, et ses yeux très tristes. Bientôt, il vit le regard de l'ermite et cessa ses tours. Et quand les gens furent partis, l'ermite alla vers l'homme, et s'assit auprès de lui dans un endroit écarté et l'interrogea doucement sur sa vie. Et le jongleur répondit, très tristement, qu'elle était juste ce qu'il voyait, une misérable existence de jongleries, car il ne connaissait pas d'autre moyen de gagner sa vie.

— Mais n'avez-vous jamais été autre chose qu'un jongleur ? demanda l'ermite.

L'homme cacha sa tête dans ses mains.

— Oui, mon père, dit-il, j'ai été autre chose, j'ai été un brigand ! Je faisais partie autrefois de la pire bande de brigands qui infestait le pays, et j'étais aussi mauvais que le plus mauvais d'entre eux.

Hélas ! l'ermite sentit son cœur se briser. Était-ce donc ainsi qu'il apparaissait aux yeux de Dieu, comme un voleur, un cruel brigand ? Il pouvait à peine parler, et les larmes remplissaient ses yeux, mais il eut encore la force de faire une question.

— Je vous en prie, si vous avez jamais accompli une bonne action, une seule, dites-le-moi, fit-il, car il se sentait pris de désespoir.

— Oui, une, dit le jongleur, mais c'est si peu de chose ; cela n'en vaut pas la peine.

— Racontez-la-moi, supplia l'ermite.

— Un jour, dit l'homme, notre bande pilla un couvent, et emmena une des religieuses en otage, pour la vendre comme esclave, ou contre rançon. Nous la trainâmes avec nous jusqu'à notre camp dans la montagne. La pauvre créature nous suppliait en sanglotant de la laisser partir. Et, comme elle regardait les visages des brigands, plus durs les uns que les autres, elle me regarda aussi, avec désespoir, comme si elle ne pouvait croire à notre méchanceté. Mon père, quand elle me regarda ainsi, quelque chose me perça le cœur. La pitié et la honte me saisirent pour la première fois de ma vie. Mais je restai impassible, et elle se détourna, désespérée.

Quand tous mes camarades furent endormis, je me glissai vers l'endroit où elle gisait, et je lui dis tout bas : « Ayez confiance, je vous sauverai. » Je coupai ses liens, et, par des sentiers terribles que je connaissais seul, je la conduisis jusqu'au couvent. Elle frappa, se faisant connaître. On lui ouvrit et elle entra dans la maison, en me disant : « Dieu se souviendra. »

Ce fut tout. Je ne pouvais pas reprendre mon ancienne vie, et je ne connaissais aucun métier. Je me fis jongleur, et jongleur je resterai, jusqu'à ma mort.

— Non ! non ! mon fils, cria l'ermite, et ses larmes étaient des larmes de joie. Dieu s'est souvenu ; votre âme est, à ses yeux, égale à la mienne, qui ai prié et prêché pendant quarante années. Votre trésor vous attend sur l'autre rive, égal au mien.

— Au vôtre ? Mon père, vous vous moquez, dit le pauvre jongleur.

Mais, quand l'ermite lui raconta la visite de l'ange, la figure de l'ancien brigand s'illumina, car il comprit que ses péchés étaient pardonnés. Et quand l'ermite retourna dans sa grotte, le jongleur alla avec lui et devint son compagnon.

Ils vécurent et travaillèrent ensemble, et lorsque l'homme qui avait été jongleur mourut, deux ans après, l'ermite sentit qu'il avait perdu un frère plus saint que lui-même.

Pendant dix ans encore, l'ermite vécut dans la caverne, essayant d'accomplir le bien. Puis, au bout de ce temps, il désira encore savoir où en était son âme et, de nouveau, il pria qu'il pût lui être montré quelqu'un,

Dont l'âme, dans la grâce céleste,

Fût devenue comme la sienne,

Et dont le trésor dans les cieux

Fût égal au sien.

De nouveau, sa prière fut exaucée et l'ange, lui apparaissant, lui dit d'aller dans un certain village, de l'autre côté de la montagne, où il trouverait une petite ferme. Dans cette ferme vivaient deux femmes. En elles il verrait deux âmes semblables à la sienne aux yeux de Dieu.

Quand l'ermite arriva à la petite ferme, les deux femmes qui vivaient là furent très heureuses de le voir, car chacun l'aimait et l'honorait. Elles lui mirent une chaise sous le porche, et lui apportèrent à manger et à boire. Mais l'ermite avait hâte de savoir ce qu'était

l'âme de ces deux femmes. Elles avaient l'air doux et honnête. L'une était âgée, et l'autre encore jeune.

Il les interrogea sur leur vie. Elles répondirent qu'il y avait très peu à raconter. Elles avaient toujours vécu là, avec leurs maris, qui étaient frères ; elles travaillaient aux champs, et élevaient leur famille ; elles avaient eu des temps pénibles, de la maladie, de la misère, mais elles n'avaient jamais désespéré.

— Et vos bonnes œuvres, dit l'ermite, que faites – vous pour Dieu ?

— Très peu, dirent-elles avec tristesse, car elles étaient trop pauvres pour donner beaucoup et trop occupées pour méditer longuement.

Bien sûr, deux fois par an, quand ils tuaient un mouton, elles en envoyaient la moitié à leurs plus pauvres voisins.

— C'est là une bonne action, dit l'ermite. N'y a-t-il rien autre ?

— Non, dit la plus âgée, à moins que cela ne puisse s'appeler une bonne action... et les deux femmes se regardèrent en souriant.

— Quoi ? dit l'ermite.

La femme semblait hésiter.

— Ce n'est pas grand-chose, mon père, seulement ceci : depuis vingt ans que ma belle-sœur et moi sommes venues habiter ensemble dans cette maison, et que nous y avons élevé nos enfants, Il n'y a jamais eu entre nous deux une parole dure ou un regard de colère.

L'ermite inclina la tête devant les deux femmes et se réjouit dans son cœur en se disant :

— Si mon âme est comme celles-ci, je suis béni, en vérité.

Et soudainement, son esprit s'éclaira, et il vit combien il y a de manières de servir Dieu.

Il y en a qui le font dans la retraite, d'autres en se détournant de leur mauvaise voie ; d'autres vivent paisiblement dans d'humbles demeures ; d'autres encore supportent les épreuves avec patience...

Et quand l'ermite retourna à sa demeure, il pensa, en regardant les fenêtres de la petite ferme, illuminées par le soleil couchant, combien sont nombreux les serviteurs cachés du bien.

D'après le poème : Les Serviteurs cachés, par FRANCESCA ALEXANDER.